« Peaux de Lièvres », et le R. P. Le Guen devenait mon supérieur. Par suite des persécutions et pour diverses causes, les vocations diminuent, paraît-il, si bien que Monseigneur n'a pu nous donner un Frère convers. A son défaut, nous avons engagé un sauvage, élevé à la mission Providence. Il nous aide pour les travaux manuels et aussi pour le chant et les cérémonies de l'Eglise.

Avant de terminer ces quelques notes, jetées, hélas ! sans ordre et durant la veillée avant le départ du courrier, faut-il vous donner un narré rapide d'une petite tournée apostolique ?

L'automne dernier, je me suis rendu à notre lac de pêche pour travailler les rêts et m'occuper des sauvages, qui devaient se grouper là plus nombreux que de coutume. Notre petit engagé m'aidait au travail de la maison. De notre hutte, assise au pied d'une montagne qui l'abrite du vent de l'extrême-nord, il fallait une demi-heure à la rame sur le lac pour se rendre aux camps sauvages. Tous les jours je voyais ces grands enfants. Parfois, je tendais des rets en même temps qu'eux, et à côté d'eux, en me servant d'un esquif en bois. Les sauvages, eux, préfèrent de légers canots faits d'écorces d'épinette ou de bouleau, et ils filent vite sur la plaine liquide... Durant un mois je suis resté près de mes gens (15 Sept. au 15 Oct. 1908). Je les catéchisais de mon mieux. Chaque dimanche, je les réunissais tous, dans un seul camp, pour les faire prier et chanter des cantiques dans leur langue. J'ai fait les baptêmes d'enfants, confessé tous ceux qui le désiraient et qui en avaient grandement besoin.

Ordinairement, je célébrais la messe dans notre maison d'un seul appartement, et qui, chaque matin, se transformait en chapelle.

Une fois cependant, pour la communion générale, j'ai pu aller offrir le saint Sacrifice au milieu d'eux.

De bon matin (dimanche), le jour commençait à peine à luire, après avoir offert mon cœur au bon Dieu par une

comme pris dans deux étaux de glace. J'essaye de me déchausser aussitôt ; impossible. Il me faut couper mes mocassins : il était trop tard. Je constate qu'il y a deux doigts du pied droit gelés, ainsi que les deux talons, ceux-ci à la surface, du moins... Durant plus d'un mois, j'ai dû garder le lit. Cela fait bien souffrir, surtout les premiers jours, et je me croyais bien, pour toujours, un vase brisé avant d'avoir servi. Le bon Dieu en a jugé autrement. Il daigne encore se servir du petit missionnaire, puisqu'il lui a rendu la santé, en dehors de toute industrie chirurgicale en règle : un couteau de poche sépare le gelé du vif, un peu d'eau saturée d'arnica nettoie la plaie, et un peu de vaseline la sèche. Quatre mois n'étaient pas écoulés, que je chaussais de nouveau mes raquettes sur les dernières neiges, et en avant pour la gloire de Dieu et le salut des âmes !

L'été qui a suivi, je suis encore resté seul gardien de la Mission Saint-Raphaël durant trois semaines. Les autres Pères descendaient à la Mission du Sacré-Cœur pour voir Mgr Breynat qui revenait du Chapitre, où nous avions reçu pour Père, celui que le bon Dieu nous a retiré l'année dernière. Maintenant, quel est celui que la Providence nous a donné comme son successeur ? Je ne le connais pas encore, quoiqu'il y ait presque 5 mois qu'il est élu ; mais, qui que ce soit, je l'aime de tout mon cœur d'Oblat.

Il ne restait plus rien de mon accident, quand un nouveau malheur est venu frapper la Mission Saint-Raphaël. Je veux parler de la mort étrange du cher Frère Rio. Le lundi 26 août 1907, le cher Frère partait pour le Fort Nelson, afin d'aider le R. P. Le Guen à remonter ses provisions. A la descente, il était seul en canot, et nous l'attendions pour le 8 ou le 10 septembre au plus tard. La journée du 10 se passe, nous ne voyons rien venir ; vous devinez notre inquiétude... mais le 15 cette inquiétude se change en véritable tristesse, quand l'engagé du fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson nous apporte une cassette

feu continuellement entretenu et le jour et la nuit. Nos missionnaires ont donc raison de dire que, quand on regarde le feu, on grille par devant et on gèle par derrière, et que, si on tourne le dos pour trouver un peu de bien-être, on ne tarde pas à sentir l'effet contraire. Où est le remède à ce mal? Assurément dans la construction de meilleurs camps ou de vraies maisons comme les Blancs. Ce progrès est réservé à l'avenir, sans doute ; car, actuellement, nos sauvages n'en veulent pas entendre parler. Ils sont un peu paresseux et ils ne sont pas décidés à changer. Songez donc : ils ont tous vu leurs ancêtres les « Peaux Rouges » agir ainsi et telle est la force de l'inertie ou de la routine qu'ils tiennent, malgré tout, à conserver « le style » des camps qu'ils leur ont transmis... Le sauvage a la peau dure. Vêtu simplement, il supporte sans trop se plaindre des froids de 30, 40, et même 50 degrés centigrades.....

Au contact du missionnaire, les sauvages se civilisent de jour en jour. Ils le respectent et ils aiment à le voir dans leurs camps. Ceux dont nous avons à nous occuper ici, appartiennent, vous le connaissez déjà, à la tribu Esclave, une des branches principales de la race Montagnaise. Ils sont d'un caractère très doux, surtout depuis que les Pères Oblats sont au milieu d'eux, c'est-à-dire depuis près de 50 ans. Mgr Grouard, dans la fleur de l'âge, a été leur deuxième missionnaire et les a visités de 1863 à 1871. Depuis quelque temps ils ont été fort négligés, faute d'ouvriers apostoliques en nombre suffisant. A l'heure actuelle même la besogne est rude parfois. L'été dernier, par suite d'un terrible accident arrivé dans les rapides du Fort Smith où les flots écumeux ont englouti les deux P. Brémont et Brohan, Monseigneur n'a pu laisser que deux missionnaires dans la rivière des Liards, pour les deux missions Saint-Raphaël et Saint-Paul, c'est-à dire pour une paroisse grande comme la moitié de la Belgique. Le R. P. Gouy, qui m'a appris les langues, s'en allait presque sous le Cercle polaire arctique, évangéliser la tribu des

D'ailleurs, le missionnaire ici travaille de l'esprit et de la main. Il est, comme vous le savez, tantôt bûcheron, scieur de long, menuisier ou charpentier comme saint Joseph ou notre divin Sauveur jadis à Nazareth, tantôt pêcheur, laboureur, et voyageur en toute saison. C'est vous dire qu'il exerce bien des métiers, sans oublier celui de cuisinier qu'il pratique en tout temps et en tout lieu. Sous ce rapport, surtout en voyage, et quand on est un peu pressé, il ne faut pas être trop difficile ni avoir la bouche trop délicate ; de plus, il faut s'ingénier. Au début, on est assez embarrassé devant un lavage ou un raccommodage à faire, car on ne connaît pas trop toutes ces histoires-là, mais la nécessité vous apprend vite à les connaître.

Dieu me garde de laisser échapper un mot qui ressemblerait à une plainte ; les moyens de subsistance du missionnaire sont un peu améliorés, même dans ce pays si inhospitalier du Mackenzie. Nous ne sommes plus au temps où le P. Grollier mourant à Good-Hope demandait une patate sans qu'on puisse la trouver. Ici, nous en récoltons à volonté ; le blé et l'orge viennent parfaitement et sans engrais dans la vallée de la Liard, qui est privilégiée. Les sacs de farine nous arrivent aussi des pays civilisés et nous en recevons une provision à peu près suffisante, surtout depuis que Mgr Breynat a fait construire le steamboat « Sainte-Marie ».

Une chose, hélas ! ne change pas : le climat est toujours aussi rigoureux, avec son hiver qui dure de six à huit mois. Durant cette saison, le missionnaire voyage beaucoup pour faire connaître et aimer la lumière et la paix du Sauveur à ces pauvres enfants des bois éparpillés dans les immenses savanes qui nous entourent. Pauvres déshérités de la famille humaine ! Je voudrais que vous entriez une seule fois, durant la froide saison, dans la hutte, faite de branches d'arbres, d'un pur sauvage. Vous pourriez savourer dans la suite le bonheur d'une vraie maison. Dans ces camps ouverts à tous les vents, il y a un grand

qui est bien celle du Frère : il n'y a plus de doute, la rivière des Liards est devenue son tombeau ! S'il avait pu échapper au naufrage, il y a longtemps qu'il nous serait arrivé en radeau. D'après certaines lettres trouvées dans la cassette il est parti le 5 septembre de la mission Saint-Paul, et il faut au plus 4 jours pour descendre jusqu'ici, à force d'aviron... Nous lui appliquons les suffrages prescrits par la Règle, et le lendemain le R. Père Supérieur s'en va à la recherche du corps du cher Frère, en compagnie de deux sauvages. Il revient au bout de quatre jours sans avoir trouvé aucun indice de naufrage.

Au mois d'octobre nous apprenons que le cher Frère Rio est arrivé le samedi soir 7 septembre chez des sauvages campés à 40 milles, en amont du Fort des Liards. Il a passé la nuit près d'eux, gai comme de coutume. Le lendemain il est parti de là tard dans la matinée, et malgré un vent contraire, il a voulu sans doute se rendre ici pour le soir. Ne pouvant maîtriser son canot d'écorces d'épinette, il a dû aller échouer sur un pieu de bois planté dans le lit de la rivière, pieu qui a percé son embarcation. L'accident est-il arrivé à la faveur des ténèbres ? Nous l'ignorons. Dieu seul le sait. La cassette échouée sur la grève à un mille en amont du Fort, et seul témoin du naufrage, ne peut nous répondre.

Triste mort que celle-là ! Mourir seul entre deux rives, loin de son pays, de sa famille, de ses frères en religion, privé des sacrements de la sainte Eglise après en avoir joui toute sa vie ! Le cher Frère Rio, je le sais par expérience, aimait à égrener son chapelet. Ayons la douce confiance que notre bonne Mère du Ciel a prié pour son Oblat à l'heure de sa mort, comme il le lui avait demandé tant de fois durant sa vie.

Privés d'un auxiliaire si précieux dans le Nord, nous devons faire nous-mêmes les travaux manuels, tout en catéchisant les sauvages, soit à la mission, soit dans le bois quand ils nous appellent...

suivant toute apparence. Ses enfants la gardaient pieusement et ils m'ont remercié bien des fois d'être venu prier pour leur mère. Moi-même j'étais touché des soins délicats qu'ils lui donnaient (ce qui est rare, même ici). Je leur ai exprimé mon contentement. J'ai passé trois jours près d'eux et j'en ai profité pour les catéchiser un peu.

Voilà un petit aperçu de notre ministère à Saint-Raphaël. Je m'y suis montré un peu personnel, puisque vous me le demandiez. Si par hasard il vous intéresse, gardez-le et faites-en ce que vous voudrez pour le bien des âmes.

Le missionnaire du Mackenzie travaille sous l'œil de Dieu seul et son désir est de conduire les quelques âmes qui lui sont confiées au ciel, la véritable patrie.

Votre frère tout dévoué en N.-S. et M. I.
J. Moisan, *O. M. I.*

NATAL

L'école indienne à Durban.

Par le R. P. Rousseau.

L'homme propose et Dieu dispose : ce dicton est toujours vrai. Depuis longtemps déjà je me proposais de vous envoyer quelques notes ; et une chose ou une autre, — faut-il dire la paresse que favorise si bien la chaleur dans laquelle nous bouillons ? — m'ont empêché de mettre en pratique ma résolution. Je vais essayer aujourd'hui.

La population catholique de Durban se compose, comme toute ville coloniale, de races bien diverses. Le prêtre qui vient dans cette Babel pour y exercer le ministère, aurait

MACKENSIE

Mission St-Raphaël, Fort des Liards.

Extrait d'une lettre du R. P. Moisan, O. M. I.

Vous me demandez de prendre la plume pour parler de nos Missions ; j'hésite un instant, car ici, on n'est guère exercé à la manier, et, de jour en jour, hélas ! on oublie les règles de sa propre langue, pour les remplacer par des expressions sauvages. N'importe, je vais essayer de vous satisfaire.

Comme vous le savez déjà, le vicariat du Mackenzie est un pays aussi étendu que la France ; il est sillonné de rivières nombreuses, qui seraient regardées comme de très grands fleuves en Europe. Sous la direction de Mgr Breynat, notre intrépide et vénéré Vicaire apostolique, à peu près une vingtaine d'Oblats de Marie Immaculée travaillent à l'évangélisation des Peaux-Rouges, qui vivent de la chasse et de la pêche dans ce vaste territoire.

Quant à la Mission Saint-Raphaël, elle est située sur la rivière des Liards, ce torrent fougueux qui descend des Montagnes-Rocheuses et se jette dans le grand fleuve Mackenzie, au Fort Simpson, centre du vicariat. Là nous possédons la Mission du Sacré-Cœur où réside actuellement le R. P. Andurand.

Cherchez sur la carte du Mackenzie le 60e degré de latitude sur 120o de longitude, méridien de Greenwich, et vous trouverez le Fort des Liards. D'ici au Fort Simpson en suivant le cours sinueux de la rivière il y a près de 280 kilomètres. Tous les ans à la belle saison, en juillet, les mis-

sionnaires de Saint-Raphaël se laissent aller au fil de l'eau et descendent à la Mission du Sacré-Cœur pour le passage du steamboat de la mission, puis remontent le courant à la ligne ou à la rame avec quelques provisions venant des pays civilisés. A 20 ou 25 milles en amont du Fort Simpson se trouvent des rapides assez dangereux et assez longs qui barrent tout le lit de la Liard. Aussi les steamboat, même celui de la Compagnie de la Baie d'Hudson, maîtresse dans ce pays, n'ont pas coutume de remonter cette rivière. Sous ce rapport, la Mission Saint-Raphaël est une des plus inabordables de tout le vicariat. Il faut s'atteler à la ligne et lutter contre le courant, aujourd'hui comme jadis avant l'arrivée des bateaux à vapeur dans le pays.

Le Fort des Liards est situé à l'extrémité d'une chaîne de montagnes, qui vient du fort Wrigley. La place a été bien choisie. Si j'avais un appareil, je vous enverrais la photographie. Echelonnés sur les rives de la Liard, vous distingueriez le Fort de l'Hudson Bay-Company en aval, la Mission et son petit clocher à jours au milieu, les bâtiments d'un traiteur de fourrures en amont. Ajoutez quelques maisons, camps ou loges de sauvages çà et là, vous aurez le tableau du petit village.

Le Bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson et sa femme sont catholiques, et si le « traiteur » de fourrures est encore protestant, sa femme est catholique et ses enfants aussi. Il en est de même de tous nos sauvages, ils sont catholiques, ce qui explique l'absence de ministre protestant. On dit qu'il en est venu un, il y a une quinzaine d'années, il n'a pu séjourner qu'un an ; sa maison encore debout à mon arrivée ici n'a pu tenir longtemps.

Quand j'ai mis le pied ici (août 1905) nous étions trois Pères et un Frère : le R. P. Gouy, supérieur, le R. P. Le Guen, votre serviteur, et le cher Frère Rio. Un petit engagé sauvage, orphelin élevé à la Mission Providence, nous aidait aussi pour les travaux manuels. C'était tout le personnel de la Mission.

De Saint-Raphael nous desservions la mission Saint-Paul (Fort Nelson) à 300 kilomètres d'ici. C'était le R. P. Le Guen qui en était chargé.

Durant l'année 1905-1906, sous la direction du R. Père Supérieur, je me suis mis résolument à l'étude de l'Esclave, langue de nos sauvages. N'ayant aucun livre imprimé en cette langue, il fallait donc écrire et apprendre en même temps : Livres de prières, dictionnaires Français-Esclave et Esclave-Français, grammaire et vocabulaire de tout genre.

Au bout d'un an, tout le monde descendant au Fort Simpson pour chercher les provisions, je restai seul gardien de la mission durant plus d'un mois. Jeté à l'eau, il fallait bien nager. Avec les quelques mots d'Esclave que je savais, je me suis arrangé tant bien que mal au milieu de ces grands enfants : j'ai même essayé de les catéchiser un peu.

L'année suivante, il fut décidé que le R. P. Le Guen résiderait au Fort Nelson avec le petit engagé sauvage pour l'aider. Je restai ici avec le R. Père Supérieur et le cher Frère Rio. C'est durant cet hiver 1906-1907, que m'est arrivé l'accident qui m'a coûté deux orteils.

Pour augmenter nos maigres provisions d'hiver, chaque automne le Frère faisait la pêche à un lac situé en pleine forêt à 12 lieues d'ici, le lac Beauvais, autour duquel vivent de nombreux sauvages. Nous y avons une maison de pêche, et le transport du poisson pris en automne se fait sur la nappe blanche en hiver. Il faut une petite journée pour s'y rendre avec les chiens, et une journée pour revenir avec la charge. On campe une fois dans la maison de pêche.

Vers le 30 novembre 1906, un vendredi, j'allais seul avec les trois gros chiens, chercher la dernière charge de poissons et en même temps visiter les sauvages : le cher Frère Rio faisait la pêche sous la glace dans un autre lac plus proche. Le chemin était beau et la traîne glissait à merveille. Mais bientôt le ciel se couvre et la neige commence à tomber à gros flocons pendant que je franchissais les 4 ou 5 dernières

lieues sous cette froide neige. Arrivé au lac d'assez bonne heure dans la journée, je visite les camps sauvages, je parle un peu à ces braves gens (une dizaine de familles), et je prie dans chaque camp. Le lundi 3 décembre, fête de saint François Xavier, je dus retourner à la Mission. Durant deux jours, la neige était tombée, et une épaisse couche obstruait le chemin sur tout le parcours; la traîne traçait un sillon dans la neige, comme la charrue dans les champs; les chiens forçaient, mais n'avançaient pas bien vite. D'autre part, mes chaussures n'étaient guère faites pour un froid de 33° centigrades venu subitement. Le coucher du soleil (3 h. 1/2 du soir) me surprit à 4 lieues au moins de la Mission. Il fallait donc continuer ma route, d'autant plus que je n'avais pas de couvertures pour camper en plein bois.

Arrivé à un petit lac, dit lac de Foin, je redoutais de le traverser, car souvent sous l'épaisse couche de neige, l'eau qui vient par les fissures de la glace s'y dissimule. Pourtant il faut suivre la traîne et les chiens vont bon train, car ils sentent que la Mission est proche (3 milles environ). Je suis donc le traîneau à pied pour ne pas trop fatiguer mes bêtes. Tout à coup je me sens glisser dans la neige et dans l'eau. Mes raquettes sont devenues pesantes et de gros glaçons se forment instantanément sous l'action du froid. Je réussis, malgré la nuit noire, à me tirer de ce mauvais passage. Les clochettes des chiens qui allaient de l'avant, m'indiquaient la direction, et grâce au flair du chien de tête, nous étions sur la bonne voie. Je crus bien faire de couper les cordes de mes raquettes avant qu'elles ne gèlent trop fortement sur les pieds, et les déposai sur la traîne, puis les coursiers continuent à tirer et je les suis. Trois quarts d'heure après, j'arrivais à la Mission, mes doigts de pied raides comme du bois. Le R. Père Supérieur, inquiet, m'attendait depuis longtemps. Je le priai de dételer les chiens à ma place. Quant à moi, j'avais eu beau me placer auprès du poêle pour me chauffer, mes pieds étaient

courte prière, je plaçai ma chapelle de mission sur l'esquif, et vogue la galère ! Le temps était calme et les eaux du lac tranquilles. Joseph, mon petit engagé, rame et je tiens le gouvernail. Au bout d'une demi-heure de voyage, en ligne droite comme une flèche, nous abordons aux camps sauvages. Tous mes gens sont debout depuis longtemps. Ils nous attendent et nous regardent mettre pied à terre.

Je me rends au camp le plus convenable : là, au grand air, en pleine forêt, quatre piquets sont plantés en terre, au même niveau et en forme de rectangle. Dessus repose une large planche, sur laquelle je déploie ma chapelle de mission. Voilà mon autel. Ma croix d'Oblat le surmonte. Au-dessus, en guise de voûte, je dispose la meilleure tente du lieu ; c'est tout. — La messe va commencer. Tous les hommes se découvrent, ramassent leurs pipes, et les conversations cessent. Ces enfants des bois assistent pieusement au saint Sacrifice, et Jésus, l'hôte du tabernacle, ne dédaigne pas de descendre dans le cœur de ces pauvres délaissés pour les réjouir de sa douce et paisible lumière. Oui, les sauvages ont les mêmes aspirations que nous. Sous cette rude écorce, il y a une âme qui a coûté le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils croient à l'existence d'un Dieu qui récompense et qui punit. Comme nous, ils ambitionnent une place au Ciel et le missionnaire les aide à la conquérir par son exemple et par ses leçons. Le démon leur tend ses embûches, sans qu'ils s'en doutent beaucoup ; principalement par la superstition au sujet de leurs « médecines ». Beaucoup de ces « médecines » ne sont au fond que des niaiseries, mais qu'il est difficile de leur faire abandonner. Il en est, comme les soufflages sur une personne malade, où l' « Esprit des ténèbres » n'est peut-être pas étranger.

Durant les derniers jours passés au lac, j'ai fait deux mariages, après avoir instruit les époux de la dignité du sacrement. — A 15 milles de là, j'ai aussi assisté, à ses derniers moments, une bonne vieille de plus de 80 ans,